

L'auteur et metteur en scène Adrien Barazzone présente à Nuithonie
Toute intention de nuire, un spectacle qui bouscule les gens de justice

L'HUMOUR EN APESANTEUR

« GHANIA ADAMO

Théâtre » Pas de modernité aiguë dans ses spectacles, pas d'écrans sur scène, pas de prouesses techniques à vous donner le tournis. Quelle paix! Mais cela ne veut pas dire qu'il est antique. Loin de là. Son écriture est proche de notre réalité abordée sur un ton reconnaissable entre mille, celui de la comédie dramatique. Fini les considérations plombantes. Il y a de l'humour chez Adrien Barazzone, et même une note fortement caricaturale surtout lorsqu'il traite de sujets sérieux: la justice et le pouvoir politique en l'occurrence, représentés respectivement dans *Toute intention de nuire* et *La politique du pire*.

Deux spectacles qu'il a lui-même écrits et créés successivement en 2024 et 2025. Ils composent sa *Trilogie des systèmes* que complètera bientôt un troisième et dernier volume intitulé *A l'article de la mort*, consacré quant à lui au journalisme. Aïe! Quand il nous l'annonce d'une voix posée, on se dit que l'on va en prendre pour son grade. Mais non! «Je trouve que, par les temps qui courent, les journalistes sont bien courageux», lâche-t-il. Pourquoi donc? «Parce que leur rapport à la vérité est mis en cause, en raison d'une orientation d'opinion voulue, entre autres, par des milliardaires de droite qui achètent des titres de presse et l'information en même temps, en France en tout cas.»

Tort ou raison?

La vérité, valeur indispensable dans une société démocratique, est précisément bousculée dans *Toute intention de nuire*, actuellement en tournée romande, avec une halte à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne (du 13 au 15 novembre). Nous sommes ici dans un tribunal. Attaque et défense. Qui a tort, qui a raison? C'est justement ce que l'on ne saura pas dans cette pièce interprétée par quatre comédiens romands



Toute intention de nuire passera par Nuithonie du 13 au 15 novembre, avant de tourner dans toute la Suisse romande. Dorothée Thébaut

qui captent l'attention du public grâce à leur perversité joueuse.

Alexandre Badadone (David Gobet) affirme se reconnaître sous les traits d'un avocat sexiste, «particulièrement méprisable», imaginé par l'écrivaine Pauline Jobert (Marion Chablot) dans son roman *Marcher sans craindre le ravin*. Badadone intente donc un procès pour atteinte à la vie privée contre la romancière défendue, elle, par un homme en robe noire (Alain Borek) plus proche de l'historien que de l'avocat. Posture et gestes excessifs! On n'est pas loin ici des *Gens de justice* si bien caricaturés par l'illustre Honoré Daumier. Dans le rôle de la juge, l'excellente

Mélanie Foulon, regard crédule et suspicieux à la fois, sachant qu'au théâtre comme dans la vie il est difficile de démêler le vrai du faux.

Dépendre à gros traits, vous aimez cela? «Oui, mais sans pesanteur», réplique Adrien Barazzone qui dans *La politique du pire* (en tournée également cette saison) incarne à lui seul tout un Conseil municipal se disputant au sujet d'une œuvre d'art. Un jeu de rôle railleur pour égratigner les élus du peuple, que le comédien mène avec un plaisir évident, lui qui avoue ne point supporter l'hypocrisie. «Dans la vie, je suis direct... Mais courtois, même si la courtoisie est aujourd'hui

inutile dans un monde de plus en plus brutal», confie celui qui a grandi au sein d'une famille bourgeoise où les bonnes manières étaient inévitables.

Fuir le nombrilisme

Père et mère médecins, tous deux d'origine italienne. L'Italie s'entend dans le patronyme, Barazzone, et déploie son charme dans la maison de vacances que la famille possède là-bas, vers les bords de la Méditerranée. Des étés joyeux, c'est cela l'enfance d'Adrien. Le temps passe, tout file, tout s'échappe. Mais reste le souvenir palpitant d'une grand-mère maternelle qu'il a beaucoup aimée. «Elle m'a tout appris. C'était une grande dame

très engagée sur les questions sociales. Pour moi, l'Italie c'est elle: la conscience d'être là pour les autres.»

Un apprentissage béni pour cet homme de théâtre qui dit fuir le nombrilisme. «Je ne parle jamais de moi ou de mes sentiments dans mes spectacles. Si l'on veut réussir une direction d'acteurs, il faut toujours chercher la place juste que doit occuper chaque comédien.»

Et vous, pensez-vous avoir réussi votre parcours jusqu'ici? «Oh, je ne suis pas encore au bout de mon chemin, mais bon, je n'ai pas à me plaindre! L'estime que lui porte la presse et le public romands lui ont ouvert les portes d'un théâtre d'haute niveau, celui

que pratique Tiago Rodrigues, entre autres. Le célèbre metteur en scène portugais lui confie un rôle dans un spectacle intitulé *Dans la mesure de l'impossible*, et Jonathan Capdevielle l'engage pour *Calligula* d'Albert Camus. «Avec ces deux pièces jouées sur de grandes scènes en France, j'ai comblé des envies. Très sincèrement, j'ai le théâtre chevillé au corps, j'en fais depuis tout petit. Chez moi à la maison, il m'arrivait de transformer le salon en plateau. Il y avait là une gaîté spontanée.»



«Dans la vie, je suis direct mais courtois, même si la courtoisie est inutile dans un monde de plus en plus brutal» Adrien Barazzone

On le croirait également mordu de septième art, lui qui vit en couple avec le cinéaste vaudois Lionel Baier. «Oui, on pourrait le croire c'est vrai, mais vous savez, j'ai incarné au cinéma de petits rôles, sauf peut-être dans *La Cache* le dernier film de Lionel, sorti cette année. Cela dit, si je ne tourne pas, je n'en meurs pas, tandis que pour le théâtre...»

► *Toute intention de nuire*. A voir à Nuithonie, Villars-sur-Glâne, du 13 au 15 novembre. Puis à Neuchâtel le 19 novembre, avant la suite de la tournée romande en 2026.

LU CETTE SEMAINE

Et le lauréat est: la première personne du singulier

Littérature. Le grand gagnant de cette semaine de prix littéraires parisiens? Je. Non le sous-signé bien sûr, mais cette première personne du singulier qui, en ne faisant plus mine d'être un autre, est devenue le principal, sinon l'unique énonciateur de littérature française.

Emblématique, le dernier carré du prix Goncourt, petit théâtre de l'entre-soi éditorial qui cette année avait des airs d'entre-moi, où l'écrivain-narrateur s'arroge aussi le rôle du protagoniste. Le lauréat Laurent Mauvignier a fouillé dans les tiroirs de *La Maison vide* et c'est lui qui témoigne: «J'ai fouillé partout.» Pressentie également avant que le prix Femina ne

l'accapare à juste titre, Nathacha Appanah se pose pour sa part au centre d'un triptyque dédié aux victimes de violence masculine: «Cette femme, c'est moi.» OutSIDer magnifique, Caroline Lamarche a fait de son Je le premier mot du *Bel Obscur*, quête de liberté en miroir d'une enquête familiale. Emmanuel Carrère enfin, recalé mais consolé par son triomphe médiatique et par un Médicis reçu le lendemain, se demande dans son *Kollhoze* intime si «ce n'est pas être complètement à côté de la plaque d'écrire sur sa petite vie finissante, sur sa petite famille, sur la jeunesse de ses parents?»

Question légitime que l'on pourrait adresser encore à Yannick



Laurent Mauvignier, auteur, narrateur et protagoniste de *La Maison vide*, le Goncourt 2025. Keystone

Lahens, lauréate du Grand Prix du roman de l'Académie française pour son roman des origines. Faut-il pour autant voir dans cette survalorisation de l'auteur-narrateur-personnage le symptôme d'une époque individualiste, où chacun s'érige en monarque d'un royaume que circonscrit le périmètre de son propre nombril? Ou pour le dire autrement, la littérature française serait-elle devenue un vaste sillon?

Rien de nouveau, pourtant, sous le soleil éditorial. Sans remonter à Proust, mythe fondateur de l'autofiction, c'était en 1984 déjà que Duras réinventait son histoire avec *L'Amant*. Mais n'en déplaise aux tenants d'un «imaginaire pur» – comme

si toute littérature ne procédait pas d'une expérience incarnée – ce qui semble neuf et donc réjouissant, à bien lire cette production contemporaine à la première personne, c'est l'ouverture du stade égotique dans lequel il s'est longtemps complu, mais aussi de son omniscience pontifiante, pour porter un regard plus juste, car si tué, sur la complexité du réel. A leur manière, certes plus ou moins humble, Mauvignier, Appanah, Lamarche, Carrère, Lahens et tous les autres ne parlent pas d'eux; ils parlent à partir d'eux. Et c'est le monde qu'ils nous racontent. »

THIERRY RABOU